Document généré le 19 avr. 2024 16:52

Jeu
Revue de théâtre

La meilleure façon de marcher
Santiago

Mireille Plamondon

Numéro 124 (3), 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24063ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Plamondon, M. (2007). Compte rendu de [La meilleure façon de marcher : *Santiago*]. *Jeu*, (124), 23–25.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MIREILLE PLAMONDON

La meilleure façon de marcher

Fidèle à sa mission, le Théâtre Sortie de Secours poursuit, avec *Santiago*, son exploration créatrice en s'inspirant de motifs culturels provenant le plus souvent de l'Espagne. Le texte d'Hélène Robitaille rend compte, en effet, d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, « Santiago de Compostella » en espagnol. Il amorce aussi ce que le directeur artistique et metteur en scène Philippe Soldevila appelle le « Cycle d'or » du Théâtre Sortie de Secours, en référence au Siècle d'or espagnol, qui vit la prolifération des arts et des lettres en Espagne aux XVIe et XVIIe siècles. Après dix-huit ans d'existence, la compagnie s'aventure ainsi dans une voie où l'audace des thématiques devient la nouvelle règle à suivre.

Premier volet de ce cycle, *Santiago* se penche sur la spiritualité et le rapport à Dieu. Le conte s'est imposé à l'auteure, ce genre lui permettant de concevoir un texte où le fantastique côtoie le merveilleux, où des personnages humoristiques rencontrent des êtres sombres et troublés, où des accès de bonheur succèdent à des tourments insolubles. En racontant l'histoire d'un groupe de pèlerins en route vers Compostelle, c'est l'aventure spirituelle qu'Hélène Robitaille met en lumière. Une aventure faite de tous les signes que le ciel nous envoie et qui, pour le pèlerin, deviennent autant de réponses à sa condition de mortel et à son besoin de rédemption.

Santiago

TEXTE D'HÉLÈNE ROBITAILLE. MISE EN SCÈNE : PHILIPPE SOLDEVILA, ASSISTÉ DE MARJOLAINE GUILBERT ; DÉCORS ET ÉCLAIRAGES : CHRISTIAN FONTAINE ; COSTUMES : ÉRICA SCHMITZ ; MUSIQUE ET ENVIRONNEMENT SONORE : PASCAL ROBITAILLE ; COORDINATION DE MOUVEMENTS : HAROLD RHÉAUME. AVEC FRÉDÉRICK BOUFFARD, CHRISTIAN MICHAUD, PIERRE POTVIN, LUCIEN RATIO, MARIE-FRANCE TANGUAY, MARJORIE VAILLANCOURT ET RÉJEAN VALLÉE. PRODUCTION DU THÉÂTRE SORTIE DE SECOURS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 20 MARS AU 7 AVRIL 2007.

Il était une fois...

Dès le début de la pièce, le spectateur est plongé, comme dans le conte, dans un lieu indéterminé, sans repère de temps autre que le jour et la nuit. À en croire le programme, au XIIIe siècle. Les vertus du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle sont maintenant très bien connues. Un circuit de chemins de campagne ainsi que des auberges, des églises et des hôpitaux sont là pour accueillir les pèlerins au cours de leur voyage. Des milliers de personnes s'aventurent sur les routes, faisant fi des dangers, des voleurs et des meurtriers, dans l'espoir de trouver l'illumination en voyant la cathédrale de Saint-Jacques et de rapporter de leur périple une coquille, l'ultime preuve de leur réussite[1].

1. Traditionnellement, les pèlerins qui atteignaient Saint-Jacques recevaient une coquille qu'ils fixaient à leur manteau pour signifier qu'ils avaient accompli leur quête et obtenir ainsi le respect de leurs pairs.

Sur le chemin du retour, Jehan, un pèlerin qui rentre au pays s'occuper de sa mère malade, trouve la mort, non sans avoir manifesté une charité et une bonté exemplaires envers son assassin, Jacquot. Le lendemain matin, un groupe de pèlerins fait la macabre découverte et prend soin d'enterrer le corps. Soupçonnant le meurtrier d'être toujours dans les parages, ils ne sont pas surpris de croiser Jacquot, un peu loin. Malgré le risque qu'il représente, Ambrosio, le chef du groupe, l'invite à poursuivre sa route avec eux. Faisant taire les craintes des autres voyageurs, Ambrosio s'identifie aux tourments de Jacquot. Comme lui, il recèle un terrible secret. Mais leur ressemblance se limite à cette expérience du crime qu'ils partagent. Alors qu'Ambrosio se sert du pèlerinage pour fuir le sentiment de culpabilité qui l'habite et que son espoir, toujours déçu, de trouver la rédemption, s'est mué au fil du temps en amertume, le remords de Jacquot devient, sur la route de Compostelle, le début d'une transformation qui l'illumine et fait de lui un être repentant s'engageant dans la voie de l'action juste et de la foi. Ce changement se manifeste par la responsabilité qu'il prend envers la fille d'Ambrosio, Martha, que son père, incapable de trouver la paix de l'âme, a choisi d'abandonner lorsqu'il arrivera à Compostelle, en lui souhaitant des jours meilleurs. Pour Martha, ce pèlerinage, qui sera son dernier, agira comme un voyage initiatique qui la mènera de l'enfance à l'âge adulte.

Plusieurs personnages secondaires interviennent en cours de route pour peindre une humanité hétéroclite en quête de spiritualité. Dans des tableaux truculents et humoristiques, leurs interventions allègent le propos de la pièce. Simples et lumineux, ils créent l'équilibre entre les tourments du mécréant et la ferveur naïve du croyant. Reconnaissant le merveilleux en toute chose, ils portent un regard bon enfant sur le sens de leur quête, et le pèlerinage à leurs yeux devient plutôt un moyen de rendre grâce. Il faut noter cependant que les diversions qu'ils créent provoquent une certaine confusion chez le spectateur, qui doit tenter de recréer l'unité.

Une représentation énergique

La mise en scène de Philippe Soldevila, sobre et dépouillée, frappe par son esthétisme. Elle repose en grande partie sur une stylisation de la marche à laquelle le chorégraphe Harold Rhéaume a contribué, avec sa maîtrise habituelle, afin de synchroniser l'ensemble et de marquer tous les états du marcheur. L'action de mettre un pied devant l'autre, qu'elle soit monotone, lente, rapide, fluide ou entravée, prend la forme d'une mortification, d'une ascèse d'où surgit l'illumination. La direction d'acteurs est forte et permet à chaque comédien d'insuffler solidité et nuances aux personnages, qui sont nombreux. Sur scène, en effet, se croisent une douzaine de protagonistes incarnés par sept comédiens. Soulignons en particulier la composition drôle et sensible de Pierre Potvin en Eugenio, dit Le Lent, qui s'oppose habilement à celle de Réjean Vallée en fougueux Ambrosio. La polyvalence de Christian Michaud et de Marie-

Santiago d'Hélène Robitaille, mis en scène par Philippe Soldevila (Théâtre Sortie de Secours, 2007). Sur la photo : Réjean Vallée, Christian Michaud et Marie-France Tanguay. Photo : Louise Leblanc.

France Tanguay dans les multiples rôles qu'ils défendent est aussi remarquable.

Le dispositif scénique en plateaux de Christian Fontaine évoque à merveille le côté aride et inhospitalier des montagnes que traversent les pèlerins. Ses éclairages contrastés accentuent par leur beauté l'impression d'être au centre d'un univers merveilleux dont le sens nous dépasse et donnent à voir le côté mystique de la quête spirituelle que vivent les pèlerins. De même l'environnement sonore créé par Pascale Robitaille contribue par des sonorités parfois enfantines, souvent incongrues, à renforcer le caractère magique et surnaturel de la pièce. Pensons en particulier à la scène de l'auberge où éclairages et ambiance musicale marquent les ruptures avec la réalité, plongeant les personnages dans leur passé respectif et les plaçant face à leur conscience.

À l'heure où surgit une pluralité de croyances engendrée par l'effondrement des valeurs et des institutions traditionnelles, le pèlerinage à Compostelle connaît un nouvel engouement. Que ce soit l'effet d'une quête spirituelle pleinement assumée ou encore un simple exploit sportif, la marche vers un but précis, avec tous les écueils qu'elle comporte, représente un défi, un dépassement de soi qui change le rapport au monde. Plusieurs en témoignent, qui sont revenus transformés de cette expérience. Parce qu'il représente une plongée en dehors des normes connues, qu'il permet de casser avec les habitudes et de s'ouvrir à l'inconnu, celui qu'on croise sur la route, le pèlerinage constitue une occasion de ressourcement qui aide à affronter, au retour, les difficultés quotidiennes. *Santiago*, il est vrai, n'a pas de telles prétentions. Mais ne serait-ce que parce que la pièce offre un instant de communion entre les spectateurs dans la salle et les acteurs sur la scène, elle provoque une catharsis qui prend des allures de rédemption. **j**